N° 50 Prix 1 fr. 20
Belgique : 1 fr. 50

Gardez-les dit-elle. Moi je ne fume pas.
(Page 1481).

Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

— Sautons le mur... Ce n'est pas difficile et cela nous fera gagner du temps.

— Comme tu voudras.

Les deux hommes se mirent aussitôt en devoir d'escalader le mur. Ce fut un peu plus difficile que Haug ne l'aurait pensé, mais au bout de quelques minutes d'efforts assez pénibles ils parvinrent néanmoins à se hisser sur la crête.

Puis après avoir regardé autour d'eux pour s'assurer de ce que personne ne pouvait les voir, ils se laissèrent glisser de l'autre côté.

— Où est le canot ? demanda Haug.

— Il doit se trouver près du hangar du viel entrepot... Allons vite.

Les deux hommes se mirent à marcher rapidement dans la direction du fleuve. Haug aurait voulu courir pour s'éloigner plus tôt de la caserne où son absence n'allait pas tarder à être remarquée, mais Luders l'en empêcha.

— Ce ne serait pas prudent, expliqua-t-il. Il vaut mieux marcher d'un bon pas, comme si nous étions en service commandé, afin de ne pas éveiller de soupçons si des camarades nous aperçoivent...

La nuit était encore très noire et il était assez difficile de se diriger.

Finalement, ils arrivèrent à proximité de l'endroit où aurait du se trouver le canot.

Coutelier avait promis de les attendre. Luders regarda autour de lui, mais il ne vit personne.

S'avançant jusqu'à la rive du fleuve, les deux fugitifs se mirent à chercher le canot, mais ils ne le trouvèrent pas.

Après un quart d'heure, ils commencèrent de se sentir très inquiets.

— Coutelier nous aurait-il trompés ? demanda Haug

— Je n'y comprends rien répondit Luders avec un

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

air désespéré. J'ai toujours entendu dire que l'on pouvait avoir confiance à cet homme et que tous ceux qui avaient eu recours à ses services en avaient été satisfaits...

A cet instant, ils entendirent un bruit de pas.

Etait-ce Coutelier ?

Non !... C'étaient des soldats !.. Une patrouille.

— On nous cherche ! chuchotta Haug. Nous sommes perdus !

— Eloignons-nous vite ! répondit Luders

Ce disant, l'Alsacien saisit son camarade par le bras et l'entraîna avec lui. Ils se dirigèrent rapidement vers l'extrémité du mur de l'entrepot et tournèrent à droite.

Tout-à-coup, une exclamation retentit.

— Halte !

Luders s'élança en avant et, d'un formidable coup de poing il envoya rouler à terre le soldat qui venait de s'avancer vers lui.

— Nous sommes trahis ! s'écria-t-il. On onus a suivis !... Viens vite, Haug, fuyons !

Et il se mit à courir, à courir comme un fou le long du fleuve, cherchant à se cacher de son mieux à l'ombre des hangards qui s'alignaient sur la rive.

Haug s'étais mis à courir derrière lui, mais il n'avait pas fait deux cent mètres qu'il se prit le pied dans un cable qui était tendu en travers du quai et tomba.

Luders s'arrêta et l'aida à se relever, mais Haug paraissait avoir de la peine à se tenr debout et il gémissait :

— Je me suis fait mal !... Je crois que je me suis foulé le pied...

— Il ne faut pas nous arrêter.. Appuie-toi sur moi.. En avant...

Et Luders se mit à traîner Haug qui ne pouvait presque plus marcher et qui s'appuyait sur lui de tout son poids.

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

Après qu'ils eurent fait quelques pas, il s'arrêta et dit :

— Je ne peux plus continuer Luders... Laisse moi ici...

— Non.. Si tu ne peux plus avancer, je resterai avec toi...

— Ce serait une folie!

—Je te dis que je reste avec toi !

— Alors, nous serons pris tous les deux...

— Nous avons voulu fuir ensemble et si notre projet ne réussit pas, nous devons en supporter les conséquences ensemble.

Haug comprit qu'il aurait été inutile d'insister et qu'il n'aurait jamais pu persuader son camarade de fuir seul.

Faisant un effort surhumain, il se remit à marcher, s'appuyant toujours au bras de son compatriote.

Il ressentait une douleur atroce. Mais il continuait d'avancer avec l'énergie du désespoir.

De cette façon, les deux hommes parvinrent tant bien que mal à faire environ deux kilomètres.

Là-bas commençait la forêt qui longeait le bord de la mer.

— Je n'en peux plus ! murmura Haug.

Ils s'arrêtèrent encore une fois.

Luders regarda autour de lui et tressaillit, épouvanté.

Des soldats apparaissaient de tous côtés !

Soudain, plusieurs coups de feu crépitèrent.

— Laisse moi ici et sauve toi vite ! dit Haug.

— C'est trop tard, de toute façon, répondit Luders. Nous sommes complètement entourés... Il n'y a plus de fuite possible.

Haug qui avait abandonné son fusil par terre quand il était tombé demanda à son camarade de lui passer le sien

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

— Que veux-tu donc en faire ? demanda le fiancé de Leni.

— Je ne veux pas me laisser prendre vivant...

— Tu es fou, Haug !.. A quoi bon chercher à nous défendre contre toute une troupe ? Faisons encore un effort. Monte sur mes épaules... Je vais te porter... Avec un peu de chance nous pourrons peut-être encore nous échapper à la faveur de l'obscurité.

Ce disant, le légionnaire se baissa pour permettre à son camarade de monter sur son dos.

Haug était un grand et solide gaillard et son poids était en harmonie avec sa corpulence, mais Luders parvint quand même à s'éloigner à grands pas avec ce fardeau inattendu sur les épaules et il chercha à se frayer un chemin à travers les épais buissons qui bordaient le sentier. Mais bientôt, il s'aperçut de ce que le terrain, extrêmement humide, devenait de plus en plus inconsistant et cédait de plus en plus sous ses pieds à mesure qu'il avançait.

Mais il ne pouvait être question de revenir en arrière. Le seul moyen de pouvoir peut-être échapper auv soldats qui continuaient de tirer au hasard était de continuer tout droit, coute que coute.

Des balles perdues sifflaient de toute part, déchirant les lianes qui, d'un arbre à l'autre de l'immense forêt tropicale formaient un lacis presqu'inextricable.

Luders parvint à grand peine à parcourir encore quelques centaines de mètres puis il fut contraint de renoncer à poursuivre son chemin, car il était parvenu en plein marécage et il avait maintenant de l'eau jusqq'au dessus des genoux.

Aller plus loin aurait été courir au devant d'une noyade à peu près certaine.

— Il n'y a plus moyen d'avancer, dit-il à Haug. Mais

je crois que nous pouvons nous arrêter ici pour y attendre le jour... Je ne pense pas que les soldats oseraient s'aventurer sur un terrain aussi dangereux... D'ailleurs, ils doivent certainement avoir déjà perdu nos traces.

Je le crois aussi répondit Haug. Mais que ferons nous quand le jour sera venu ?

— Dieu seul le sait !... Tâche de saisir une branche de cet arbre et de te hisser dessus... Nous allons nous y percher pour y passer le restant de la nuit...

Haug obéit. A la force des poignets il se hissa sur une forte branche et réussit à s'y asseoir.

Quelques instants plus tard, Luders vint le rejoindre.

Maintenant, les coups de feu avaient cessé.

Les soldats qui s'étaient mis à la poursuite des fugitifs avaient renoncé à les suivre dans les marécages où ils n'auraient eu que bien peu de chances de les retrouver et où, par contre, ils auraient été en grand danger de se noyer ou de s'enlisser dans la vase.

Ils retournèrent donc à la caserne et le lieutenant qui les commandait rédigea un rapport d'après lequel les légionnaires Haug et Luders, de la quatrième compagnie, s'étaient noyés dans les marécages du Maroni en tentant d'échapper à la vigilance d'un patrouille après avoir déserté.

— Ils ne sont peut-être pas encore morts, dit-il au sergent qui l'avait accompagné, — mais ils n'en réchapperont pas !.... Une fois qu'on est entré dans ces marécages là, on n'a pas une chance sur dix mille d'en sortir vivant !

———:-o-o:———

Chapitre CCXX.

EN ROUTE VERS LE MAROC.

Les jours qui suivirent l'enrôlement de Leni passèrent comme dans un rêve, tandis que les impressions les plus diverses se succédaient dans l'esprit de la jeune fille lui faisant comprendre de plus en plus clairement combien était téméraire l'aventure dans laquelle elle s'était jetée.

Mais elle ne regrettait rien parce que le seul fait de penser à son cher Fritz lui donnait toute la force et le courage dont elle avait besoin. Néanmoins, il lui arrivait souvent de se trouver dans des conditions tellement difficiles qu'elle se demandait comment elle allait pouvoir y résister.

Combien de fois ne dut-elle pas faire des efforts presque surhumains pour arriver è se dominer et ne point se laisser aller au sentiment de révolte qui envahissait son âme.

Jusqu'alors, elle ne s'était même pas immaginé à quel point cela pourrait être pénible pour elle de vivre constamment en compagnie d'hommes dont la plupart avaient des manières rudes et même grossières et qui s'exprimaient souvent en termes d'une vulgarité atroce. Leurs plaisanteries, surtout, étaient d'un caractère tel-

lement obscène que Leni ne pouvait pas toujours comprendre le sens de leurs paroles.

Elle n'aurait sans doute pas pu supporter cette vie si elle n'avait trouvé une sorte de consolation dans la compagnie de Max Erwig qui continuait de se comporter envers elle comme un ami reconnaissant, prévenant et affectueux.

Elle songeait continuellement à l'avenir et s'efforçait d'imaginer un moyen de pouvoir aller rejoindre son fiancé.

Combien de temps s'écoulerait-il encore avant qu'elle puisse atteindre ce but tant désiré ?

Plusieurs mois, sans doute !... Encore n'était-il pas absolument certain qu'elle parviendrait jamais à retrouver celui qu'elle aimait tant !... Il fallait d'abord trouver un moyen de se faire envoyer à la Guyane, ce qui ne serait peut-être pas facile !

La jeune fille savait que le détachement de volontaires dont elle faisait actuellement partie devait, pour, commencer être transféré à Tanger pour y accomplir une période d'instruction.

Le voyage de Paris à Marseille s'effectua sans incidents. Leni resta auprès de Max Erwig durant tout le trajet et les autres légionnaires ne s'occupèrent pas d'elle

Pendant la traversée de Marseille à Tanger, l'on devait déjà commencer l'instruction des nouvelles recrues, afin de ne point perdre de temps et de les empêcher de trop se laisser aller à la nostalgie dont la plupart d'entre eux devaient se sentir atteints en se voyant emmenés loin de leurs patries.

Le deuxième jour du voyage, une violente tempête se déchaîna et des vagues hautes comme des maisons assaillirent le navire. La plupart des légionnaires souffraient du mal de mer et le médecin du bord avait beaucoup de travail.

Leni souffrait encore plus que les autres et elle demeurait étendue sur sa couchette, éprouvant l'impression d'être sur le point de mourir.

Max Erwig aurait voulu la persuader de se lever et de monter sur le pont, croyant que l'air vif du large pourrait lui faire du bien.

Mais elle ne voulait rien entendre.

— Non, répondait-elle. Laisse moi seul... J'ai besoin de me reposer... Tu verras que j'irai mieux tout à l'heure.

— Bien... Je vais demander au docteur de venir te voir... Il pourra sans doute te donner un remède pour te soulager...

A ces mots, Leni sursauta, regardant son ami avec un air épouvanté.

— Non !... Non !... protesta-t-elle. Je ne veux pas voir le docteur... Je veux qu'on me laisse tranquille !... Je vais aller mieux dans un moment...

Puis elle se tourna du côté du mur pour faire comprendre à Max qu'elle n'avait plus envie de parler. Sans insister, le légionnaire s'éloigna.

Mais à peine était-il parti que le médecin du bord entra dans la cabine.

— Eh bien, mon garçon - demanda-t-il à Leni, — comment vous sentez-vous ?

— J'ai été un peu malade, répondit le pseudo Karl Roeder. Mais ce n'est rien... Je me sens déjà mieux...

— On ne le dirait pas ! s'exclama le médecin en riant Vous n'avez pas trop bonne mine, en tout cas... Mais pourquoi vous cachez-vous ainsi sous vos couvertures ? Il fait assez chaud, pourtant !... Vous devriez plutôt chercher à respirer plus à l'aise...

Ce disant, le docteur saisit la couverture pour la soulever.

— Non ! dit Leni. J'ai froid !

—Ne dites pas de bêtises !.. Laissez aller la couverture... Il faut que je me rende compte de l'état de votre cœur...

— Ce n'est pas nécessaire... Mon cœur fonctionne très normalement et je n'ai besoin de rien...

— C'est à moi d'en juger et non pas à vous, reprit le médecin sur un ton sévère. Allons, vite... Soulevez la couverture et défaites votre chemise !

— Non, non... Je ne veux pas !

Le médecin était stupéfait.

— Tonnere ! murmura-t-il. Qu'est-ce qu'il peut bien avoir à cacher, ce jeune homme-là ?

Et saisissant la couverture, il l'arracha avec violence.

Oh, oh ! s'exclama-t-il aussitôt en voyant apparaître des formes indubitablement féminines. Voilà la clef du mystère !... Une femme !

Puis quand il fut un peu revenu de son étonnement il s'écria :

— Que signifie donc cette mascarade ?... Que faites-vous ici ?

Incapable de se dominer plus longtemps, la pauvre Leni éclata en sanglots, tremblant au point de ne pouvoir prononcer une parole.

Cette manifestation de désespoir parut émouvoir le médecin qui reprit plus doucement :

— Allons, mon enfant... Ne pleurez pas !.. soyez raisonnable et expliquez moi comment il se fait que vous êtes ici.

— Je me suis engagé dans la Légion pour aller rejoindre mon fiancé ; sanglotta la malheureuse.

— Et personne ne s'est encore aperçu de ce que vous êtes une femme ?

— Non... Mes camarades se sont souvent moqués de moi en disant que j'avais l'air d'une petite fille, mais

personne n'a jamais réellement soupçonné la vérité...

— Mais c'est une véritable folie que vous avez faite là ? Et tout ça pour aller rejoindre votre fiancé ?

— Oui...

— Et il est légionnaire, votre fiancé ?

— Oui, docteur...

— Vous l'aimez donc tant que ça ?

— Vous devez pouvoir en juger vous-même : répondit la jeune fille avec un triste sourire.

— Oui, en effet... Votre entreprise démontre que vous avez du courage et même que vous êtes capable d'héroïsme... Je vous félicite, mais maintenant, il va quand même falloir que vous renonciez à votre beau projet !... Vous devez comprendre que je suis obligé de vous signaler...

— Oh, non !... Je vous en supplie, docteur ! implora Leni, au comble du désespoir... Ne faites pas cela... Ne me dénoncez pas !

Et elle se remit à sanglotter de plus belle.

Le medecin la regardait avec un air perplexe

— Je comprends très bien que cela va être terriblement dur pour vous, ma pauvre enfant ! Mais que voulez-vous que j'y fasse ? Il faut bien que j'accomplisse mon devoir !... Du reste, si je ne vous signale pas, ce ne sera que partie remise, car il est évident que vous ne tarderiez pas à être démasquée quand même... Ce n'est pas un jeu que de s'engager dans la Légion Etrangère, croyez moi ! Au fond, vous devriez plutôt remercier le ciel de ce que je vous aie découverte, car la vie des légionnaires est dès les premiers jours...

— Je suis persuadée du contraire ! répondit Leni avec vivacité. J'ai toujours fait de durs travaux et je suis plus robuste que bien des hommes...

— Ayez un peu de patience et attendez que votre fiancé ait terminé son service... Il ne va pas rester toute sa vie à la Légion !

BIBLIOTHEQUE A. FRANCONIE CAYENNE

— Non, je ne peux plus attendre gémit la pauvre fille. Pourquoi ne voulez-vous pas avoir pitié de moi ? Ne me dénoncez pas, je vous en prie ! Faites-moi cette faveur... Je vous en serai eternellement reconnaissante.

— Vous me serez reconnaissante de vous avoir épargné les souffrances que vous auriez endurées à la Légion si je ne m'étais aperçu de rien !

— Mais si vous me dénoncez, je vais être punie !... On va me jeter en prison !

— Non ! Le châtiment ne sera pas aussi grave, répondit le docteur en souriant. Je suppose qu'on prendra la chose du bon côté et qu'on se bornera à vous renvoyer là d'où vous venez... Où vous êtes-vous engagée ?

— A Paris...

— Eh bien, on vous réexpédiera à Paris et vous y attendrez tranquillement le retour de votre fiancé...

Ce disant le médecin s'éloigna.

Demeuré seule, Leni enfonça son visage dans son oreiller et se mit à sanglotter.

— Fritz ! Oh, mon cher Fritz ! gémissait-elle. Tout est fini maintenant... Je ne te reverrai sans doute jamais plus !

Quelques minutes s'écoulèrent encore, puis la porte de la cabine s'ouvrit de nouveau. Le capitaine entra accompagné de trois jeunes officiers. Leni s'était de nouveau cachée sous sa couverture. Elle n'osait même pas lever les yeux.

— Voilà la nouvelle Jeanne d'Arc ! s'exclama le capitaine sur un ton ironique. Vous aviez sans doute l'intention de prendre le commandement de la Légion Etrangère pour la conduire à la conquête de l'Afrique, Mademoiselle ?

Leni ne répondit pas et se mordit les lévres pour retenir ses larmes.

Les officiers paraissaient s'amuser énormément.

— C'est dommage que le docteur ait découvert votre secret ! railla l'un d'eux. Quel plaisir cela aurait été d'avoir une recrue semblable dans la compagnie !

— Oui ! dit l'autre. Le service serait certainement agréable si l'on avait beaucoup de soldats de ce genre !

— C'est bien la première fois que ça m'arrive d'avoir une femme dans ma compagnie, reprit le capitaine. Mais celle-ci n'est quand même pas aussi courageuse que Jeanne-d'Arc, car elle ne fait que pleurer !

Leni s'essuya les yeux et murmura :

— Ce n'est pas par lâcheté que je pleure, mais à cause du chagrin que cela me fait de ne pouvoir mettre mon projet à exécution...

— Que vouliez-vous donc faire à la Légion ?... Le docteur m'a dit que vous aviez l'intention d'aller rejoindre votre fiancé, mais êtes-vous donc naïve au point d'avoir pu croire qu'on allait vous mettre justement dans la même compagnie que lui ?

— Je comptais bien trouver un moyen de surmonter cette difficulté là après en avoir surmonté tant d'autres. L'essentiel était de commencer par m'engager...

— Ce serait drôle si tous les légionnaires avaient des fiancées comme vous ! remarqua le capitaine en riant.

— On pourrait peut-être les utiliser pour former un régiment d'amazones ! dit un autre officier.

— L'idée n'est pas mauvaise ! fit le capitaine.

— Mais assez plaisanté maintenant. Vous allez rester ici jusqu'à l'arrivée à Tanger, Mademoiselle... Là nous déciderons des mesures qu'il conviendra de prendre à votre égard...

Puis il sortit avec les autres, laissant la malheureuse jeune fille seule avec son désespoir.

———:-o-o-:———

Chapitre CCXXI.

L'AVEU.

Max Erwig avait vu les quatre officiers entrer dans la cabine où se trouvait Leni et il s'était aussitôt caché dans un soin tout proche pour essayer de se rendre compte de ce qui allait se passer sans qu'on puisse le surprendre.

Mais comme les officiers avaient refermé la porte derrière eux et qu'il n'osait pas sortr de sa cachette tant qu'ils ne se seraient pas éloignés, il ne put rien entendre.

— Que se passe-t-il donc ? se demandait-il, non sans une certaine inquiétude. Ceci est tout-à-fait extraordinaire ! Que veut-on à mon camarade ?

Il attendit jusqu'à ce que les officiers se soient éloignés, puis il pénétra à son tour dans la cabine.

Stupéfait, il s'arrêta net en voyant le pseudo Karl Roeder pleurer à chaudes larmes.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-il. Qu'as-tu donc Karl ? Pourquoi pleures-tu ainsi ?

— Tout est fini gémit Leni avec l'accent de la plus profonde détresse.

— Quoi ? demanda le jeune homme de plus en plus étonné. Qu'est-ce qui est fini ?

— On... on a découvert que je suis une femme !

— Hein ? Que dis-tu ? Tu es une femme ?

— Oui...

— Tu es fou ?

— Non... C'est la vérité !... J'ai voulu m'engager dans la Légion et je pensais pouvoir jouer assez facilement le rôle d'un homme... Mais à cause de ce stupide mal de mer, j'ai été démasquée par le médecin !

Erwig se laissa tomber sur le bord de la couchette et il se prit la tête entre les mains en s'exclamant :

— Est-ce que je suis éveillé ou est-ce que je rêve Je ne peux pas croire que tu sois réellement une femme !

Leni recommença de pleurer.

— Et dire que personne ne s'était encore aperçu de rien ! reprit Max. Moi pas plus que les autres !

— Ce n'était pas une chose facile et je t'assure que j'ai toujours tremblé de la crainte d'être découverte, mais maintenant, le moment que je craignais tant est arrivé !

— C'est donc pour cela que le capitaine est venu te voir avec ces trois jeunes officiers ?

— Oui, c'est pour cela ! sanglotta Leni.

— Et à présent, qu'est-ce qu'il va ariver ?

— On va me renvoyer en France...

— Et c'est pour cela que tu pleures ?

— Oui... Parce que maintenant, je ne vais pas pouvoir aller retrouver mon fiancé.. J'étais si contente d'avoir réussi à m'engager dans la Légion !

— Mais ne comprends-tu donc pas que cela aurait été une vie impossible pour une jeune fille ? Comment as-tu pu avoir une idée pareille ?

Leni soupira encore. Elle avait le cœur serré d'angoisse et elle regardait fixement devant elle avec un air songeur.

— Parce que je ne pouvais plus rester à la maison, répondit-elle après un instant de silence. Mon père voulait m'obliger à renoncer à mon fiancé et à épouser un autre home... Et moi, je n'aurais jamais pu me résoudre à cela !

De méchants enfants nous ont attaqués et, il nous ont roués de coups en nous insultant... (Page 1500).

— Et où se trouve ton fiancé ?

— Dans la légion, naturellement ! C'est pour cela que j'ai voulu m'engager aussi, parce que je comprenais qu'il ne m'aurait pas été possible de le revoir autrement..

⁂

Max Erwig continuait de regarder fixement Leni.

— Raconte-moi tout, lui dit-il. Moi aussi je souffre d'une grande peine de cœur et mon destin n'a pas été très différent du tien.....

Leni Rœder garda un instant le silence, tandis qu'une foule de pensées se bousculait dans son esprit. Finalement, elle se tourna vers Max Erwig et lui raconta sa triste histoire, lui avouant l'affection indéfectible qui, depuis sa plus tendre enfance, l'avait liée à Fritz Luders. Elle lui dit comment son fiancée en était arrivé à s'engager dans la Légion Etrangère ; elle lui confia aussi le secret du projet de fuite imaginé par Fritz et ne lui cacha point que Mme Dreyfus lui avait fait cadeau d'une importante somme d'argent pour qu'il puisse fuir.

Puis elle ajouta :

— Comme je ne recevais plus de nouvelles de Fritz et que j'avais lieu de craindre que l'argent que je lui avais envoyé ne lui était jamais parvenu, j'ai été prise d'une telle inquiétude que j'ai absolument voulu partir pour aller le rejoindre... Le seul moyen pour arriver à cela était de m'engager dans la Légion... Je ne me laissai pas rebuter par les difficultés évidentes, ni par les dangers que présentait la mise à exécution de ce projet et, pour commencer, tout parut aller beaucoup mieux que je n'aurais osé l'espérer... Il semblait vraiment que le destin voulait favoriser mes projets... Mais maintenant, je n'ai

plus d'espoir, je sens que je ne reverrai plus jamais mon cher Fritz... Je ne pourrai plus lui venir en aide et nous allons nous trouver tous les deux abandonnés à notre triste sort, chacun de notre côté...

Max Erwig avait écouté très attentivement ce récit et il éprouvait une telle émotion qu'il en avait les larmes aux yeux.

Leni lui prit les mains et les serra affectueusement.

— Tu pleures à cause de moi ? lui demanda-t'elle.

— Non, répondit Max. Ce n'est pas pour toi que je pleure... Tu es une brave et courageuse fille et je trouve que l'homme à qui ton cœur appartient devrait s'estimer bien heureux... Tu lui resteras fidèle et, un jour ou l'autre après que tous vos ennuis et toutes vos tribulations seront passés, rien ne vous empêchera de vivre heureux ensemble... Si la femme que j'aimais m'avait été aussi fidèle et aussi dévouée que tu l'es à ton fiancé, je n'aurais pas eu besoin de m'engager dans la Légion Etrangère pour oublier mes chagrins.

Le jeune homme avait prononcé ces mots sur un ton tellement mélancolique que Leni oublia momentanément ses propres souffrances pour compatir à la douleur de son camarade.

— Celle que tu aimais a été infidèle, Max ? Pourquoi ne me racontes-tu pas ton histoire en détail comme je t'ai raconté la mienne ? N'as-tu pas confiance en moi? Ne sommes-nous pas des amis ?

Max Erwig eut un amer sourire.

— Si, répondit-il, — nous resterons toujours des amis parce que nous sommes unis par un destin semblable... Moi aussi mon bonheur a été détruit par la dureté du père de ma fiancée...

— C'est à cause de son père que ta fiancée t'a été infidèle ?

— Oui... Elle a fini par céder devant l'insistance de

son père et elle a épousé un autre homme... Elle est devenue la femme d'un riche négociant.

— Est-ce qu'elle t'aimait réellement ? demanda la jeune fille.

Le visage de Max s'assombrit encore et il soupira :

— Combien de fois ne me suis-je pas posé cette question moi-même... Je ne sais vraiment pas si elle m'a réellement aimé. Mais de mon côté, je te jure que je lui serais resté fidèle même si j'avais eu l'occasion d'épouser la fille d'un millionnaire... Jamais je n'aurais pu manquer à ma parole envers Gretel !.... Je suis convaincu de ce que le bonheur peut exister même dans une misérable cabane quand elle est habité par deux créatures qui s'aiment vraiment... Mais le père de Gretel n'était pas de cet avis et il voulait que sa fille fasse ce qu'il est convenu d'appeler un beau mariage.....

« Quant à moi, je n'étais qu'un pauvre employé de banque et je n'aurais certainement pas pu offrir à Gretel un château, ni un collier de perles. Je pouvais seulement l'adorer de toute mon âme.

— Mais comment a-t'elle pu te trahir ?

Erwig haussa les épaules.

— Nous nous étions connus dans un cours de danse que nous fréquentions tous les deux, répondit-il. Gretel était la fille d'un employé des postes et elle devait travailler pour gagner sa vie... Elle occupait une assez bonne situation dans une maison de commerce et cette situation aurait pu s'améliorer encore très considérablement avec le temps.....

« Nous étions fiancés depuis trois ans et nos parents paraissaient contents de notre futur mariage... Mais un jour, le patron de me fiancée commença de la regarder d'une autre façon... Il s'arrangea pour être présenté à ses parents et entrer dans l'intimité de sa famille...

« Le père de Gretel était très fier d'avoir un ami

aussi riche et aussi distingué et il ne voyait aucun inconvénient à ce qu'il fasse la cour à sa fille, bien au contraire, car il aurait été bien content de l'avoir pour gendre..... Bientôt, ce fut lui qui fut considéré comme le fiancé de Gretel et il se mit à lui faire des cadeaux magnifiques.

« Par contre, on me recevait de moins en moins aimablement... Le père de Gretel ne pouvait plus supporter de me voir... Enfin, le nouveau prétendant, au moyen de toute espèce d'intrigues, parvint à me faire perdre ma situation et je fus obligé de quitter la ville... Je ne cessais d'écrire à Gretel pour la supplier de me rester fidèle, mais je ne reçus point de réponse. Et quand je revins dans la ville où elle habitait, j'appris qu'elle était mariée avec son ancien patron... Tu sais déjà dans quel état je suis tombé ensuite... J'avais commencé de boire plus que de raison pour essayer d'oublier mon chagrin... J'ai mené une vie de vagabond, voyageant constamment d'une ville à l'autre, me trouvant dans une inquiétude et une agitation perpétuelle et ne pouvant résoudre le conflit entre ma raison et mon cœur... La conséquence de tout cela a été que je suis finalement tombé dans la plus noire misère et c'est alors que tu m'as rencontré...

— Comme je te plains, murmura Leni. Toute ta vie a été ruinée par l'infidélité de ta fiancée...

— Oui, mais c'est aussi en grande partie de ma faute que je suis tombé aussi bas... Je n'ai pas su réagir contre l'adversité du destin comme tant d'autre l'on fait dans les mêmes circonstances... Maintenant, mon cœur est mort, mais je voudrais pouvoir faire quelque chose pour te venir en aide, parce que je tiens à te donner une preuve de ma gratitude.....

La jeune fille sourit et s'exclama en tendant la main à son camarade.

— Je te remercie de grand cœur Max, et je suis sûre que tu pourrais m'aider...

— De quelle façon ?

— En te mettant à la recherche de mon fiancé quand tu seras arrivé à la Légion et en me tenant informée de tout ce que tu auras pu savoir à son sujet.....

Chapitre CCXXII.

L'ARRIVEE A TUNIS.

L'on était enfin arrivé au terme du voyage. Les jeunes filles étaient sorties de leurs cabines et elles étaient montées sur le pont pour voir la terre dont on s'approchait se demandant quel allait être leur sort.

Elles éprouvaient une telle angoisse qu'elle n'osaient même pas parler. Elles ne faisaient qu'échanger des coups d'œil inquiets et interrogateurs.

La blonde Allemande avait les yeux tous remplis de larmes. La Suissesse se tordait nerveusement les mains tandis qu'une expression de profonde mélancolie et de désespoir résigné apparaissait sur le visage de la jeune moscovite.

Il n'y avait que la Polonaise qui continuait de se montrer joyeuse et de bonne humeur comme elle n'avait pas cessé de l'être pendant tout le voyage. Elle charchait à remonter le courage de ses compagnes et tâchait de les convaincre de ce que la nouvelle vie qu'elles allaient mener ne serait nullement pénible mais qu'elle serait au contraire, remplie de plaisirs et d'agrément de toute espèce.

Amy Nabot observait attentivement la jeune Polo-

naise et les regards entendus que celle-ci échangeait fréquemment avec le Portuguais ne lui échappaient point Elle commençait à soupçonner que cette jeune femme devait être complice du trafiquant.

Durant le voyage, elle avait remarqué bien des choses qui lui avaient parues étranges et qui maintenant lui revenaient à la mémoire et confirmaient ses soupçons. Finalement, elle se dit qu'elle ferait bien d'user d'une grande diplomatie en parlant à cette Polonaise.

Malheureusement, ses soupçons lui étaient venus un peu tard, puisqu'elle en avait déjà parlé aux autres jeunes femmes, et en présence de la Polonaise, dans le train qui les emmenait à Gênes.

Amy Nabot avait décidé de s'adresser à la police du port en arrivant à Tunis.

Mais cette fois encore, il arriva une chose à laquelle elle ne se serait nullement attendue.

Le navire n'entra pas dans le port, mais jeta l'ancre dans la rade, à une assez grande distance de la ville.

— Que signifie cela ? demanda Amy Nabot à Dubois. Pourquoi n'entrons-nous pas dans le port ?

L'espion haussa les épaules.

— Je n'en sais rien, dit-il — mais je crois que les bateaux de marchandises jettent toujours l'ancre avant d'entrer dans le port...

— Mais quand débarquons-nous ?

— Je ne peux pas te dire ça non plus, parce que je ne suis encore jamais venu à Tunis...

— Tu as fait tout le voyage avec le Portugais et il doit certainement t'avoir dit quelque chose...

— S'il m'en avait parlé, je pourrais te répondre, dit tranquillement Dubois.

Amy Nabot était de plus en plus inquiète.

Le jour commençait à baisser et il paraissait peu vraisemblable que l'on débarquerait avant le lendemain.

Mais après que Dubois l'eut quittée, Amy Nabot aperçut un petit bateau à voiles qui venait de s'éloigner de la côte et qui se dirigeait vers le navire.

Les lumières s'allumaient une à une, car l'obscurité tombait rapidement.

Quand le bateau à voiles accosta le vapeur, le Portugais apparut sur le pont et il se pencha par dessus le bastinguage pour saluer un personnage qui se trouvait dans le voilier. Ce dernier était un homme aux cheveux très abondants et très noirs. Il était vêtu avec recherche et il paraissait être riche car il portait aux doigts de nombreuses bagues ornées d'énormes pierres précieuses qui scintillaient comme des étoiles dans la demi-obscurité du crépuscule.

Le Portugais et lui avaient entamé une conversation dans une langue à laquelle Amy Nabot ne pouvait rien comprendre.

Voyant revenir Dubois, elle s'approcha de lui et lui demanda qui était l'homme qui était dans le bateau à voiles.

— Je pense que ce doit être le directeur du théâtre pour lequel vous avez été engagées, tes compagnes et toi, lui répondit l'espion.

Quand les manœuvres d'abordage furent terminées, le personnage qui était dans le petit bateau monta à bord du navire. Le Portugais lui serra cordialement la main, puis s'avançant avec lui vers Amy Nabot, il dit sur un ton cérémonieux :

— Veuillez me permettre, Madame, de vous présenter, Monsieur Alkmaar.....

Le nouveau venu s'inclina et quand il baisa la main de l'aventurière, celle-ci éprouva une sensation de vive répugnance, car ce personnage lui paraissait fort antipathique.

Alkmaar lui adressa en français quelques mots de

politesse qu'elle comprit à peine tellement elle était inquiète et surexcité. Puis il s'éloigna avec le Portugais et Amy Nabot le vit s'approcher des autres jeunes femmes qu'il se mit à regarder attentivement, comme pour faire une estimation de la valeur marchande qu'elles pouvaient représenter pour lui.

Mais le Portugais ne lui laissa pas le temps de beaucoup réfléchir, car il ordonna tout-à-coup aux jeunes filles de descendre dans le bateau à voiles et de faire vite parce que l'on était attendu en ville.

Toute tremblante, Amy Nabot regardait vers la côte, les yeux aggrandis par une indicible angoisse, se demandant si elle allait pouvoir réussir à se sauver.

Si elle parvenait à s'adresser à la police, on lui viendrait certainement en aide, de même qu'à ses compagnes.

Tandis que ces dernières descendaient l'une après l'autre l'escalier de coupée pour passer à bord du voilier, elles la regardaient avec un air anxieux et interrogateur, mais elles n'osaient pas lui adresser la parole, parce que le Portugais et le nouveau venu les surveillaient de près.

Durant le voyage, Amy Nabot n'avait jamais eu l'occasion d'apprendre quel était le véritable nom du Portugais, mais tandis qu'il causait avec Alkmaar, elle put entendre plusieurs fois ce dernier l'appeler : « Senor Estralba ». Elles ont conclut que tel devait être son nom et elle était contente de le savoir parce qu'elle se disait que ce serait sans doute une indication utile à donner à la police.

Quand les jeunes filles furent toutes descendues à bord du petit bateau, le Senor Estralba s'avança vers Amy Nabot et, s'inclinant obséquieusement, il l'invita à embarquer à son tour.

Le voilier s'éloigna quelques instants plus tard et, poussé par une brise assez vive, il aborda vingt minutes après le long d'un môle desert situé à l'extrêmité du port.

— Puis-je offrir mon bras, Madame ? dit alors Alkmaar en s'adressant de nouveau à l'aventurière. Voici la voiture qui nous attend.....

Amy Nabot leva les yeux et vit un grand omnibus qui portait en lettres d'or l'inscription :

« Hôtel Impérial ».

C'était une de ces voitures d'hôtel comme on en trouve presque partout à l'arrivée des trains et des paquebots

Au moment où elle mettait le pied sur le môle, au bras de son cavalier, elle vit un agent de police qui s'empressa de porter la main à son képi pour saluer Alkmaar et Estralba.

— Me serais-je trompée ? se demanda l'aventurière.

Néanmoins, elle fut étonnée de ne point voir de douaniers et de ce que personne ne venait examiner les passeports.

Elle en demanda la raison à Alkmaar qui lui répondit :

— C'est parce que les artistes que j'engage jouissent de privilèges particuliers et n'ont pas besoin de se soumettre à ces formalités ennuyeuses... Le contrôle de leurs passeports a lieu dans mon bureau et sous ma responsabilité et c'est moi-même qui me charge de faire les déclarations à la douane s'il y a lieu.

Quand tout le monde, y compris Dubois et Estralba eut pris place dans l'omnibus, le véhicule se mit en marche.

Après avoir longé le port, la voiture s'engagea dans une large rue brillamment illuminée et où il y avait encore beaucoup de monde malgré l'heure déjà tardive.

Ni Amy Nabot, ni ses jeunes compagnes ne s'intéressaient à ce qu'elles voyaient par les fenêtres du véhicule, car elles étaient trop préoccupées par le sentiment de la situation où elles se trouvaient et par l'inquiétude de l'avenir.

Le trajet paraissait interminable. Finalement, on sortit des quartiers animés du centre de la ville pour entrer dans un faubourg où les rues étaient étroites et fort peu éclairées.

Enfin, l'omnibus s'arrêta.

— Nous sommes arrivés ! dit Alkmaar qui descendit le premier.

Les jeunes filles le suivirent en regardant autour d'elles avec un air craintif.

L'on s'était arrêté devant une grande maison dont la porte était ouverte. Le Portugais et Alkmaar se postèrent de chaque côté de cette porte, comme deux sentinelles.

— Entrez, entrez ! dit Alkmaar aux jeunes femmes qui paraissaient hésitantes.

Celles-ci obéirent enfin. La blonde Allemande s'était accrochée au bras d'Amy Nabot et toute tremblante elle murmura :

— Avez-vous vu que toutes les fenêtres sont garnies de barreaux de fer ?

Amy Nabot fit de la tête un signe affirmatif.

— Oui, dit-elle, — mais, en traversant la ville, j'ai remarqué que les fenêtres de presque toutes les maisons étaient garnies de barreaux semblables... Je suppose que ce doit être une précaution contre les voleurs...

— Mon Dieu !... J'ai terriblement peur !

— Courage !... Il est bien possible que toutes nos craintes soient vaines.....

Elles entrèrent dans un spacieux vestibule au plafond voûté et éclairé par un grand lampadaire. L'air était imprégné d'une forte odeur de parfum.

Amy Nabot regarda autour d'elle avec curiosité. Elle ne voyait personne mais elle entendait de la musique et des rires de femme.

Soudain, le son d'une voix désagréable parvint dans le vestibule.

Une grosse dame au visage couvert d'une épaisse couche de poudre de riz au moyen de laquelle elle cherchait vainement à cacher des rides nombreuses et profondes descendait l'escalier de marbre aux marches recouvertes d'un moelleux tapis d'Orient. Son aspect était absolument répugnant et une perruque d'un blond jaunâtre achevait de la rendre tout-à-fait ridicule malgré la robe somptueuse qu'elle portait et les bijoux dont elle était couverte.

En la voyant, Amy Nabot comprit tout de suite qu'elle était précisément dans le genre de maison où elle avait craint de tomber.

Il ne pouvait plus y avoir aucun doute. Elle comprenait l'infâme trahison dont elle avait été victime et un cri de détresse lui échappa des lèvres.

— Au secours !... Au secours !

Elle courut vers la porte ; il fallait fuir, fuir à tout prix.....

Mais devant la porte se tenaient Alkmaar et le Portugais qui la regardaient avec un air moqueur.

Comme une folle, Amy Nabot brandissant ses poings et criait de toute sa voix.

Tout-à-coup, elle fut saisie par les épaules avec une telle brutalité qu'elle chancela et tomba à terre.

Elle regarda autour d'elle et cessa de crier. Elle vit Alkmaar penché au-dessus d'elle et la fixant avec un sourire malicieux.

— On peut entrer dans cette maison, mais on ne peut pas en sortir ! lui dit-il.

Les jeunes filles avaient assisté à cette scène avec une terreur indicible et aucune d'elles n'osait prononcer une parole.

La vieille à la perruque jaunâtre s'était approchée et elle échangea avec le Portugais et avec Alkmaar un regard significatif. Puis elle fit un signe à deux femmes

qui venaient d'apparaître et qui devaient faire partie du personnel de service de la maison.

Elles se penchèrent vers Amy Nabot, la soulevèrent et, après l'avoir prise dans leurs bras, elles se mirent à monter l'escalier.

L'aventurière s'était remise à crier et à appeler au secours, se débattant de toutes ses forces, mais sans aucun résultat.

— Laissez-la hurler ! s'exclama la vieille. Elle finira bien par s'en fatiguer. J'ai réussi avec les autres et je réussirai aussi avec celle-là.....

Alkmaar et le Portugais se mirent à rire avec un air cynique. Ils se tournèrent vers les jeunes filles et leur donnèrent l'ordre de suivre la vieille.

Les pauvres petites étaient tellement épouvantées qu'elles n'eurent pas le courage de se rebeller. Elles considéraient avec étonnement la Polonaise qui s'entretenait familièrement avec les deux hommes. Maintenant, elle n'avait plus besoin de jouer la comédie et peu lui importait de laisser voir ce qu'elle était réellement.

Les jeunes filles ne cessaient de pleurer, mais personne n'avait pitié de leur détresse.

A chacune d'elle, une chambre fut assignée. C'étaient des chambres magnifiques, meublées avec le plus grand luxe. Dans les armoires se trouvaient de très belles robes et du linge de fine soie qui étaient destinés aux nouvelles venues. Mais tout cela ne pouvait consoler les malheureuses créatures qui étaient attérées en pensant au terrible sort qui les attendait.

Les portes avaient été refermées à clefs dès qu'elles étaient entrées et les fenêtres étaient garnies de gros barreaux de fer, de sorte qu'il n'y avait aucune possibilité de s'échapper. Elles étaient prisonnières dans leurs cages dorées !

A quoi pouvaient leur servir leurs lamentations et leurs larmes ?... Elles étaient perdues à jamais !

Elles pensaient avec terreur à ce que leur avait dit Alkmaar : « On peut entrer dans cette maison mais on ne peut pas en sortir ? »

Par légèreté et par esprit d'aventure elles s'étaient élancées à la rencontre du plus terrible sort qu'il soit possible d'imaginer et elles étaient tombées entre les mains de traficants infâmes.

Chapitre CCXXIII.

JOIE ET DOULEURS.

Les jours s'écoulaient, toujours monotones et tristes. Lucie n'avait presque plus la sensation de vivre. Il lui semblait végéter dans l'attente d'un hasard qui l'aurait délivrée de l'angoisse qui l'opprimait.

Un matin, elle reçut une communication téléphonique du ministère, lui annonçant que l'on avait une lettre de son mari à lui remettre.

Elle tremblait d'émotion et ne pouvait presque pas croire à cette nouvelle inattendue.

Enfin !... Elle allait avoir des nouvelles d'Alfred !

Après les restrictions qui lui avaient été imposées à la suite de l'autorisation qui lui avait été accordée de correspondre avec son mari, elle avait pensé que l'on ne permettrait peut-être pas au malheureux prisonnier de répondre à ses lettres et que, pour cette raison, elle n'avait encore reçu de lui que les deux lettres envoyées en

secret grâce à l'obligeance des deux soldats qui avaient eu pitié de lui.

La jeune femme s'habilla en hâte et se rendit au ministère où elle fut immédiatement reçue par le directeur Tuléen.

Ce dernier la reçut d'une façon tellement aimable qu'elle en fut toute étonnée.

— Ne vous souvenez-vous pas de moi, Madame ? lui demanda-t'il.

Lucie le regarda un instant, puis elle s'exclama :

— Oh, Monsieur Tuléen!... Excusez-moi!... En effet, je ne vous avais pas reconnu tout d'abord !... Il y a si longtemps que nous ne nous étions plus vus !

— Oui, il y a bien longtemps, Madame, et je n'aurais certainement pas pensé que nous allions nous retrouver en d'aussi douloureuses circonstances... Soyez persuadée, en tout cas, de ce que je n'ai jamais crû à la culpabilité de votre mari..... Je le connais bien et je sais qu'il est trop honnête pour faire une chose comme celle dont il a été accusé... Mais à quoi bon en parler puisque seul un tribunal peut décider de l'issue finale de l'affaire ?..... Je vais maintenant vous remettre la lettre qui est arrivée pour vous.....

Ce disant, le directeur ouvrit un tiroir et en retira une lettre qu'il tendit à la jeune femme.

Celle-ci était toute pâle et toute frémissante d'émotion. Durant quelques instants, elle tourna et retourna la lettre entre ses doigts, comme hésitant à l'ouvrir.

Puis elle demanda :

— Voulez-vous me permettre de la lire tout de suite Monsieur Tuléen ?

— Certainement, Madame, faites donc, répondit le directeur.

Et, pour ne pas la déranger, il s'approcha de la fenêtre.